

Massimiliano Guareschi et Maurizio Guerri

La métamorphose du guerrier

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Massimiliano Guareschi et Maurizio Guerri, « La métamorphose du guerrier », *Cultures & Conflits* [En ligne], 67 | automne 2007, mis en ligne le 21 février 2008, consulté le 17 octobre 2012. URL : <http://conflits.revues.org/3127>

Éditeur : Centre d'études sur les conflits

<http://conflits.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://conflits.revues.org/3127>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Creative Commons License

La métamorphose du guerrier ¹

Massimiliano GUARESCHI

Massimiliano Guareschi enseigne les politiques de la mondialisation à l'université de Gênes. Il a écrit de nombreux essais sur la philosophie et la théologie médiévales et sur la pensée française contemporaine. Il a publié la monographie Gilles Deleuze popfilosofo, Milan, Shake edizioni, 2001 et a récemment dirigé l'édition italienne de Deleuze G., Guattari F., Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie, Rome, Castelvecchi, 2006.

Maurizio GUERRI

Maurizio Guerri est chercheur au département de philosophie de l'université de Milan. Il est l'auteur d'essais consacrés à l'esthétique et à la philosophie de l'histoire. Il a récemment publié Ernst Jünger. Terrore e libertà, Milano, X-Book, 2007 et dirigé l'édition italienne de Ernst Jünger, Il mondo mutato. Un sillabario per immagini del nostro tempo, Milano, Mimesis, 2007.

Il devient chaque jour plus difficile de tenter de déterminer la forme-guerre car la seule règle manifeste de la violence est de n'en avoir aucune, si ce n'est celle d'avoir lieu de manière ubiquiste, changeante, équivoque ². Les visages ou les masques qu'elle assume aujourd'hui sont, tour à tour, le choc des civilisations, la guerre de religion, les opérations de police internationale, la lutte contre la terreur voire la diffusion du progrès et de la démocratie. Dans les guerres contemporaines, de nouveaux combattants se mêlent et se superposent aux anciens guerriers : soldats réguliers et irréguliers, mercenaires, agents secrets, terroristes, pirates et kamikazes. C'est pour cette raison que l'idée de tenter de déterminer les contours de la guerre à travers la figure des combattants, ceux qui risquent leur vie pour donner la mort, représente un passage difficile mais nécessaire afin de ne

1 . Le travail que nous présentons ici est le fruit d'un parcours de réflexion partagé. La rédaction des paragraphes 1 et 4 est l'œuvre de Maurizio Guerri et celle des paragraphes 2, 3, 5, de Massimiliano Guareschi.

2 . Cet article a été publié originellement en italien en introduction de la revue *Conflitti globali*, n°3, 2006. Traduit de l'italien par Sarah Guilmault. Nous tenions à remercier Alessandro Dal Lago.

pas tomber dans ce que Jacques Derrida a appelé « *le sommeil dogmatique* ³ », c'est-à-dire l'usage des lieux communs exploités en permanence par le journalisme et par les administrations gouvernementales qui partent toujours du pré-supposé que les significations respectives de « guerre » et « paix », de « démocratie » et de « terrorisme » sont évidentes. Si nous voulons tenter de comprendre les dynamiques actuelles, nous devons abandonner la conviction tranquillisante et très répandue selon laquelle il y a dans ces termes quelque chose de tenu pour acquis, quelque chose qui peut être abandonné au préjugé du soi-disant « sens commun ». Durant ces dernières années, des analyses approfondies de caractère juridique, politique, philosophique se sont unies à des protestations de masse pour dénoncer l'absence de clarté des termes « *war* » et « *terrorism* » dans le slogan « *war on terrorism* ». Cependant, malgré tout ce qu'il y a d'« *obscur, de dogmatique ou de pré-critique* », cela « *n'empêche pas les pouvoirs prétendus légitimes de s'en servir quand cela leur semble opportun* » ⁴.

Wolfgang Sofsky, dans le *Traité de la violence*, a observé que la « *violence [...] traverse l'histoire du genre humain du début jusqu'à la fin* » et que l'homme se retrouve enfermé dans un cercle dans lequel « *la violence crée le chaos et l'ordre crée la violence* » ⁵. Mais dans l'histoire, les figures qui représentent le chaos et l'ordre changent, transformant selon l'époque la fonction et le sens de la violence dans la vie de l'homme. Ernst Jünger, dans *La Mobilisation totale*, observait que le spectacle de la guerre rappelle celui des volcans en éruption : il s'agit toujours du même feu tellurique qui jaillit cycliquement de la croûte terrestre, seuls diffèrent les paysages autour du volcan et le contexte historique dans lequel a lieu l'éruption.

De façon similaire, Giovanni De Luna a écrit récemment que le « *geste de couper la tête est toujours le même ; mais sa valence symbolique et interprétative change à chaque fois, comme la signification de la guerre dans laquelle il s'insère* » ⁶. Une fois que nous avons donc accepté le rôle central et constant de la violence dans l'histoire de l'homme, il nous faut encore comprendre la manière dont se développe une telle violence, les aspects qu'elle revêt, le rôle qu'elle joue dans une civilisation, parce que ce sont ces éléments contingents qui attribuent un sens spécifique et effectif à la violence d'un certain type d'événement militaire. Et c'est justement sur ces aspects pragmatiques que se manifeste, de la part des sciences sociales et de la philosophie, un manque d'intérêt et de compréhension préoccupant ⁷.

3 . Borradori G. (dir.), *Philosophy in a Time of Terror. Dialogues with Jürgen Habermas and Jacques Derrida*, Chicago, University of Chicago press, 2003. Voir aussi sur ces thèmes : Derrida J., *Voyous. Deux essais sur la raison*, Paris, Galilée, 2003.

4 . *Ibid.*

5 . Sofsky W., *Traité de la violence*, Paris, Gallimard, 1998.

6 . De Luna G., *Il corpo del nemi ucciso. Violenza e morte nella guerra contemporanea*, Torino, Einaudi, 2006, p. XVII.

7 . Concernant ces problèmes et en particulier en référence à la philosophie, voir Dal Lago A.,

Un préjugé diffus postule l'existence d'un progrès continu et linéaire dans l'histoire, qui conduit à une mitigation et à un contrôle de la violence dans le cadre d'une guerre. De l'utilisation de la massue à la guerre chirurgicale, le genre humain aurait réussi progressivement à circonscrire et réduire l'élément violent à l'intérieur des conflits armés. Il ne s'agit pas d'une image de l'histoire universelle de la guerre qui circulerait seulement par le biais des discussions de comptoir, mais qui se trouve au fond, d'une manière plus ou moins implicite et inconsciente, dans la plupart des argumentations qui justifient les différentes interventions de police internationale ou de guerre contre le terrorisme. La vision philosophique, juridique et politique sur laquelle prennent appui les Etats-Unis, l'OTAN ou l'ONU pour intervenir dans le but de vaincre la terreur et « apporter la démocratie » aux différents peuples opprimés, ne peut être acceptable que sur la thèse implicite d'une modernité occidentale sachant gérer la guerre comme s'il s'agissait d'un instrument certes violent, mais intelligent, rationnel et au service de la politique démocratique. Un instrument qui peut être remplacé dans sa boîte à outils tout comme un marteau ou un tournevis quand il ne sert plus. Mais peut-on se poser la question en ces termes lorsqu'on prend le temps d'observer les résultats des différentes interventions aux dépens de ceux qu'on a appelé les « Etats voyous », qui se caractérisent aussi bien par un caractère extrêmement sanglant et peu « intelligent » que par un processus de chronicisation et de multiplication du conflit originare, qui rend difficile, voire impossible, l'occasion de mettre fin à la reproduction de la violence militaire par l'intermédiaire d'une décision politique en un temps raisonnablement prévisible ?

La *sophrosyne* de l'hoplite et la *fides* du légionnaire

Une diffusion aussi vaste et profonde de préjugés autour des caractères de la guerre contemporaine nous interpelle et nous ne pouvons pas, nous non plus, éviter de nous poser la même question que celle du protagoniste du roman de politique-fiction *Gläserne Bienen* (1957) :

« A-t-on déjà vu dans un chapitre de l'histoire mondiale tant de membres tranchés, tant de cadavres coupés en morceaux comme dans le nôtre ? Depuis le début l'homme a fait la guerre, mais je ne me souviens pas dans toute l'*Iliade* d'un seul passage où il est fait référence à la perte d'un bras ou d'une jambe. Le mythe réservait le démembrement aux êtres inhumains, aux monstres de l'acabit de Tantale et Procuste ⁸ ».

Dans « *le combat mortel des héros homériques on ne pouvait pas encore parler* » de massacres systématiques ou de ce « *travail* » de la guerre auquel fait référé-

« Qualcosa di impensato ? Note su alcune relazioni tra filosofi e guerre », in *aut aut*, n°324, 2004, surtout p. 27 et suivantes.

8 . Jünger E., *Le api di vetro*, Parma, Guanda, 1993, p. 168.

rence René Quinton⁹ – pour lequel la « *perte de 50 % [des effectifs], et au-delà, dans les batailles de matériaux ne doit pas influencer sur la capacité de résistance* » – dans ses *Maximes sur la guerre*¹⁰. La meilleure façon d’avoir une représentation de ce que « *furent les combats de ces temps primitifs* », continue Jünger, est d’observer, comme le fit l’ethnologue Karl Weule, les « *combats entre “sauvages”* »¹¹. Jünger résume ainsi les résultats des recherches réalisées dans ce domaine, recueillis par Weule, auprès des populations les plus isolées de la « *civilité* » :

« Après un cérémonial imposant, après les danses et les cris de guerre, quand deux ou trois hommes ont été abattus, le combat prend fin. Il est possible que seuls des champions ou des chefs de tribus y participent. Cette coutume continue à survivre dans l’*epos*, comme structure plus ancienne. Dans Homère, quand les grands combattent entre eux, les armes se taisent ; hommes et dieux attendent l’issue du combat¹² ».

La question relative à la nature du combat dans les civilisations primordiales est décidément très complexe. En synthétisant les recherches anthropologiques, on peut affirmer que, dans les guerres archaïques, on assistait moins à un déchaînement sauvage de brutalité incontrôlée qu’à une tendance à la formalisation rituelle et symbolique de la guerre qui en atténuait fortement la destructivité¹³. Dans l’incertitude qui marque toute tentative de sonder les niveaux les plus archaïques des événements humains, on peut affirmer que la guerre visant l’anéantissement de l’ennemi, à l’aide de tous les moyens nécessaires, représente non pas un *prinus* dont on s’est progressivement détaché, mais une conquête de la « *civilité* » qui apparaît en rupture avec ce fond archaïque représenté par la guerre cérémoniale¹⁴.

Si l’on prend en considération d’autres époques, de plus grandes certitudes peuvent se manifester. Dans la Grèce archaïque, la différence entre vengeance privée et guerre étatique n’a pas encore été établie : « *La vengeance est une guerre comme la guerre est une série infinie de vengeances*¹⁵ ». A ce stade de l’histoire, selon Jean-Pierre Vernant, la guerre n’a pas encore la fonction de régler « *les rapports entre les Etats, mais comme aspect entre autres des échanges inter-familiaux* », elle reflète « *une des formes que revêt le commerce entre différents groupes humains, en même temps associés et opposés*¹⁶ ». D’une manière générale, dans la

9 . Voir Quinton R., *Maximes sur la guerre*, Paris, Editions du Porte-Glaive, 1989.

10 . Jünger E., *Le Mur du temps*, Paris, Gallimard, 1994.

11 . *Ibid.*

12 . *Ibid.* Voir Weule K., *Der Krieg in den Tiefen der Menschheit*, Stuttgart, Franckh’sche Verlagshandlung, 1916.

13 . Keegan J., *Histoire de la guerre. Du néolithique à nos jours*, Paris, L’Esprit frappeur, 2000.

14 . Turney-High H., *Primitive War. Its Practice and Concepts*, Columbia, University of South Carolina Press, 1949.

15 . Glotz G., *La Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, Paris, Fontemoing, 1904, p. 92.

16 . Vernant J.-P., *Mythe et société en Grèce ancienne*, Paris, La Découverte, 2004.

culture grecque, « *on ne peut pas isoler, au sein du tissu des relations sociales comme dans la structure du monde les forces du conflit de celles de l'union* ¹⁷ », comme le démontrent les couples de divinités tels qu'Arès et Aphrodite, Polemos et Philia, Neikos et Harmonia, Eris et Eros ou la complémentarité des institutions du mariage ou de la guerre : « *Faire don d'une jeune fille est une manière de payer le prix du sang, la poiné. Le mariage mettait fin à la vengeance et transformait les deux groupes ennemis en alliés, unis par un pacte de paix privé : la philotès* ¹⁸ ».

Avec la naissance de la *polis* s'achève la civilisation fondée sur la complémentarité de la guerre et du mariage et sur la superposition de la vengeance privée et de la guerre. Dans la *polis*, le mariage est une affaire privée et a normalement lieu entre membres appartenant à la même cité. La guerre, en revanche, est une affaire publique, du ressort exclusif de l'Etat dont doivent être rigoureusement exclus de la gestion tous les intérêts individuels et familiaux. Toutefois et sous des formes différentes, la *polis* se conforme au modèle archaïque fondé sur la dimension agonale afin que la collectivité développe sa propre cohésion sociale. Toujours selon Vernant :

« dans le modèle de cité hoplitique, l'armée ne forme pas un corps spécialisé avec ses techniques particulières, ses propres formes d'organisation et de commandement, comme la guerre ne constitue pas un secteur à part qui exigerait des compétences et des règles d'action autres que celles de la vie publique ¹⁹ ».

L'armée professionnelle n'existe pas, comme il n'existe pas non plus de classes sociales dédiées en particulier au travail des armes, mais l'organisation militaire représente un aspect de la structure civique dans son ensemble. Dans un tel contexte,

« le cas de Sparte, où les citoyens de plein droit formaient une élite militaire de spécialistes, était exceptionnel ; de toute façon les spartiates ne détenaient pas le monopole absolu de la fonction militaire, du fait que les périèques et les hilotes prenaient part aussi à la guerre ²⁰ ».

Une des descriptions les plus remarquables de cette continuité entre vie civile et vie militaire caractéristique de la *polis* hoplitique est proposée par Thucydide :

« Admettons que nous affrontons les dangers avec plus d'insouciance que de pénible application, que notre courage procède davan-

17 . *Ibid.*

18 . *Ibid.*

19 . *Ibid.*

20 . Austin M., Vidal-Naquet P., *Economie et sociétés en Grèce ancienne*, Paris, A. Colin, 2007.

tage de notre valeur naturelle que des obligations légales, nous avons au moins l'avantage de ne pas nous inquiéter des maux à venir et d'être, à l'heure du danger, aussi braves que ceux qui n'ont cessé de s'y préparer. Notre cité a également d'autres titres à l'admiration générale ²¹ ».

L'aspect essentiel de la description de Thucydide réside dans le fait que la conduite de la guerre par l'armée des hoplites ne représenterait que le prolongement de l'organisation politique de la cité sur le plan militaire. C'est la technique même du combat en phalange qui rappelle l'homogénéité politique des citoyens : « *Dénué de contenus techniques, et fondé sur l'unité de la formation, que personne ne peut abandonner ni en avant par courage ni en arrière par la fuite sous peine de désordre général* » écrit Mario Vegetti, « *le combat hoplitique empêche en même temps la lâcheté et l'impétuosité héroïque, le thymos des vieux guerriers homériques* » ²². En guerre,

« il est nécessaire que chacun se comporte comme tous les autres, qu'il donne la preuve [...] de cette sophrosyne [...] qui résulte de l'intériorisation des exigences de la cité, et qui devient le principal caractère moral du citoyen "militant" du ^ve siècle ²³ ».

Dans ce sens, la tentative d'appliquer à la guerre des cités des ^{vi}e et ^ve siècles le fameux dicton de Clausewitz n'atteint pas son but car, comme il a été observé, l'« *homogénéité du guerrier et de l'homme politique est absolue* ²⁴ ». La superposition entre rhétorique du discours politique, à l'intérieur de l'assemblée de la *polis*, et les opérations de guerre entre les différents Etats indique qu'« *il s'agit de puissance du même type qui vise de manière égale à contraindre et à dominer* », l'une obtiendra par la persuasion à travers une lutte à l'assemblée ce que l'autre obtiendra à travers les manœuvres militaires sur le champ de bataille. L'« art de la persuasion » pratiqué dans les discussions politiques était en effet exercé aussi sur le champ de bataille « *comme dans l'assemblée, sous forme d'exhortations violentes lancées à la tête des troupes immédiatement avant l'attaque* ²⁵ ». Platon, après avoir accepté les innovations introduites au cours du ^{iv}e siècle dans le domaine de la guerre (plus grande spécialisation technique, introduction de commandants professionnels, recours à l'enrôlement de mercenaires) et avoir souhaité l'institution d'une armée fondée sur une classe de guerriers ²⁶ dans *Les Lois* ²⁷, soutient de nouveau l'idée de l'importance d'une armée composée de soldats-citoyens. Aristote, de son côté,

21 . Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, II, 39.

22 . Vegetti M., *L'etica degli antichi*, Roma-Bari, Laterza, 1989, p. 47.

23 . *Ibid.*

24 . Vernant J.-P., *Mythe et société en Grèce ancienne*, *op. cit.*

25 . Vernant J.-P (dir), *L'Homme grec*, Paris, le Seuil, 1999 ; ouvrage auquel on renvoie pour une description précise de l'histoire de la phalange hoplitique. Voir aussi Brizzi G., *Il guerriero, l'oplita, il legionario, gli eserciti nel mondo classico*, Bologna, il Mulino, 2002, chap. 1.

26 . Voir *La République*, II 374 A et suivants.

27 . Voir *Les Lois*, VIII 829 I – 835 D.

tout en soulignant l'importance de la spécialisation militaire, reste lié à un idéal d'une armée constituée de citoyens²⁸.

Dans leur ensemble, les techniques de la guerre terrestre « dont les bases sont fixées dès le VII^e siècle [...] restèrent plus ou moins invariables pendant très longtemps²⁹ », au moins jusqu'au IV^e siècle av. J.-C. La guerre grecque apparaît globalement comme un système doté de règles non écrites suffisamment fortes pour permettre, même en l'absence de droit international, d'imposer des « limites précises au traitement des vaincus³⁰ ». Les cités en guerre sont rivales « mais il ne peut y avoir de rivalité qu'entre semblables, qui acceptent une mesure commune ». Les Grecs « ne peuvent pas comme les Juifs aspirer à détruire les dieux de l'adversaire, ni comme les Hittites ou les Romains les attirer comme transfuges de leur côté pour incorporer les forces religieuses de l'ennemi³¹ ». Les dieux sont communs aux deux adversaires et sont invoqués des deux côtés comme arbitres et garants des règles du conflit : « Dans ce sens la guerre des cités prolonge les conflits familiaux de la vengeance. Antagonisme et solidarité, lutte et accord ne sont pas séparables³² ». Même quand on a affaire au xenos, l'étranger n'est pas quelqu'un à qui « l'on fait la chasse comme à une bête parce qu'il est étranger à tout ce qui fait la civilité, parce qu'on le met en dehors de l'humanité ; même le barbare n'est pas vraiment cela pour le Grec³³ ». L'étranger est celui avec lequel on entretient des rapports commerciaux et, même s'il peut devenir un ennemi, il reste similaire au Grec pour sa vénération des dieux et pour les us et coutumes en commun.

La dimension agonale sur laquelle se fonde en même temps l'identité politique intérieure et la rivalité militaire contre l'ennemi extérieur – qui doit être interprété comme la persistance d'un idéal régulateur qui ne trouve pas forcément sa place dans la réalité des faits – apparaît comme l'élément caractérisant le citoyen fantassin de la Rome antique. Du reste, même du point de vue technique « la suggestion du modèle hoplitique résiste, du moins en partie, jusqu'à l'époque des guerres puniques et transparait de manière très évidente à travers certaines survivances tactiques³⁴ ». On se souvient en particulier du recours aux *triarrii* de la part des divisions romaines qui interviennent si la bataille ne s'est pas terminée après l'intervention des deux premières lignes de combat, les *hastati* et les *principes*. Le tournant décisif du point de vue technique concernant le style statique du combat hoplitique fut la subdivision des phalanges en manipules. A partir du IV^e siècle, les soldats du manipule remplacèrent l'ancienne lance par le *pilum* qui pouvait facilement être lancé contre l'ennemi et « ils se défirent aussi progressive-

28 . Voir *Politique*, VII 1328b 5-24 ; 1329a 2-8.

29 . Austin M., Vidal-Naquet P., *op. cit.*

30 . Ducrey, P., « Aspects juridiques de la victoire et du traitement des vaincus », in Vernant J.-P. (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, Mouton, 1968, pp. 231-243.

31 . *Ibid.*

32 . *Ibid.*

33 . Vernant J.-P., *Mythe et société en Grèce ancienne*, *op. cit.*

34 . *Ibid.*

ment de l'équipement de l'hoplite, adoptant un bouclier léger et rectangulaire et par la suite une cuirasse identique pour tous et beaucoup plus légère [...] qui suffisait pour dévier les coups d'épées et les pointes de projectiles³⁵ ».

La *fides* est un élément essentiel pour comprendre la forme-guerre romaine. Le terme « *fides* » est relié étymologiquement à « *foedus* » et à « *fetiales* » : « ce sont les *feziali* – le collègue sacerdotal préposé à la garde du fas, du précepte divin et de la religion pour tout ce qui concerne les rapports avec les autres peuples – qui signent sous serment solennel les traités (*foedera*) internationaux³⁶ ». La *fides* est un élément caractéristique fondamental du consul ou du préteur qui continue l'œuvre des *feziali* et recouvre donc une fonction religieuse d'où provient son *imperium*. C'est sous le signe de la *vis* ou de la *fides* profanée que commencent les hostilités, et c'est sous celui de la reconstitution de la *fides* que se conclut le conflit³⁷. Giovanni Brizzi observe à ce propos que lorsqu'on est en présence d'un *iustus hosties*, c'est-à-dire d'un ennemi régulier, « la guerre ne doit être en aucune manière une fraude : la *fides* doit être respectée non seulement quand commence l'attaque, mais aussi in gerendo et deponendo, dans la manière de la conduire et d'y mettre fin³⁸ ». Il est toutefois nécessaire de remarquer que le lien de *fides* ne prenait originellement tout son sens que face aux populations italiennes culturellement proches, comme les Etrusques et les Campaniens. Par la suite, il fut étendu aux autres peuples liés à la République par un *foedus*, ou formellement reconnu par l'Etat romain. Certes, la victoire peut être aussi obtenue à travers le « stratagème » – ou pour faire usage de leur lexique péjoratif, la « *fraus* », la « *perfidie* » ou la « *calliditas* » – auquel les Romains, évidemment, ne manquaient pas d'avoir recours, même s'ils le stigmatisaient lorsque c'étaient leurs ennemis qui l'utilisaient à leurs dépens, comme le fit Hannibal par exemple. Mais dans ce cas, la victoire obtenue n'était pas considérée comme honorable, au moins sur le principe. On pense à Ajax contre Ulysse, en transposant dans le monde latin une opposition classique du monde grec.

Le règne des centaures

Tout autour de la Méditerranée, puis en procédant vers la partie tempérée jusqu'aux plaines de la Chine, s'étend l'espace des peuples sédentaires : cités et empires, Etats et proto-Etats, « *appareils de capture* » diraient Deleuze et Guattari³⁹. Au-delà du *limes* érigé par les populations sédentaires, s'ouvrent les espaces parcourus par les nomades – désert, toundra, taïga – et par leur machine de guerre dont la composition « homme-cheval » constitue l'unité de base. C'est dans les steppes que les *Reitervölker*, les peuples à cheval d'origi-

35 . Keegan J., *Histoire de la guerre. Du néolithique à nos jours*, Paris, l'Esprit frappeur, 2000.

36 . Brizzi G., *op. cit.*, p. 37.

37 . Voir Cicéron, *Les Devoirs*, I, 41.

38 . Brizzi G., *op. cit.* Voir Cicéron, *Traité des lois*, II, 14, 34.

39 . Deleuze G., Guattari F., *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, 2, Paris, Editions de Minuit, 1980.

nes diverses – turque, mongole, germanique, iranienne – se croisent, se heurtent, se repoussent ou se rassemblent, prêts cependant à se déverser à la vitesse de l'éclair, poussés par d'insondables mécanismes, vers les terres des peuples sédentaires. Ils ont appris à monter à cheval d'une façon symbiotique, ils en ont sélectionné les « races », ils sont dotés d'armes formidables, forgées par une métallurgie sans égale, même avec celle des plus « civils » Romains. Là où les chevaux d'Attila et de Gengis Khan passent, l'herbe ne repousse pas ; leur mouvement semble irrépessible. Mais il n'en va pas toujours ainsi, parfois ces peuples se sédentarisent le long des frontières, ou au-delà de celles-ci, comme fédérés, ou alors ils incorporent leur machine de guerre à celle des armées des peuples sédentaires, pour éventuellement la diriger contre d'autres hordes qui jaillissent des steppes. De la Chine à l'Empire romain, leur manière de combattre est devenue contagieuse ; un modèle auquel on est obligé de s'adapter.

A la fin du VII^e siècle av. J.-C., une horde de combattants à cheval d'origine iranienne, les Scythes, contribue de manière décisive, par son impact, à la chute du règne assyrien, inaugurant :

« un cycle d'incursions, de déprédations, de captures d'esclaves, de meurtres et parfois de conquêtes qui se répétera constamment et qui affligera les frontières externes de la civilisation – au Moyen-Orient, en Inde, en Chine et en Europe – pendant deux mille ans ⁴⁰ ».

L'impact sur l'histoire militaire est décisif puisqu'il pose les prémisses de l'affirmation d'une figure de combattant, le chevalier qui exerce une suprématie absolue sur les champs de bataille les plus divers jusqu'au moment de la diffusion des armes à feu. Pour réduire le champ d'observation au monde latin, une tradition historiographique bien affirmée, dont les origines peuvent remonter jusqu'à Végèce, attribuée à la bataille d'Andrinople, qui marqua la défaite en 378 de l'empereur Valens par les Wisigoths de Fritigern, le rôle d'événement crucial dans l'histoire militaire de l'empire :

« Arrive le moment où l'aile gauche romaine semble avoir le dessus et rejoindre le cœur de la formation ennemie. [...] Mais les cavaliers ne soutiennent pas la manœuvre tandis que les fantassins, serrés dans les manipules au point de ne pouvoir manier leurs épées (*mucrones*), sont décimés par une pluie de flèches. [...] La cavalerie barbare attaque de flanc et rompt le rang romain piétinant les corps à terre : il n'y a pas d'espace pour se replier, on peut seulement fuir de toute part et abandonner les armes, avec le bruit sourd des sabots dans les oreilles, le souffle chaud des bêtes furieuses sur les nuques, le sifflement menaçant des armes ennemies frôlant nos têtes ⁴¹ ».

40 . Keegan J., *Histoire de la guerre. Du néolithique à nos jours*, op. cit.

41 . Cardini F., *Alle radici della cavalleria medievale*, Milano, Santoni, 2004, pp. 4-5.

Andrinople, au-delà de la perception qu'on en a eue sur le moment, sanctionna non pas l'incapacité des Romains à affronter l'offensive des populations « barbares », mais plutôt celle à affirmer la supériorité en puissance sur le champ de bataille de la cavalerie lourde sur l'infanterie et la cavalerie légère. En effet, la reprise militaire de l'Empire liée au nom de Théodose, se fit sous l'enseigne non seulement d'une incorporation plus massive de contingents « barbares », mais aussi et surtout sur la généralisation de leurs techniques de combat ⁴².

En parcourant de nouveau la généalogie du « centaure » qui émerge des profondeurs de l'Asie en imposant sa manière de combattre, apparaît la figure du cavalier protégé par un cataphracte, cuirasse d'écaillés de fer qu'il portait armé d'une longue lance, le *contus*, et d'une épée à double tranchant, complètement différente du glaive romain, destinée aux combats rapprochés. Les Sarmates, en contact avec l'Empire romain et persan, s'étaient munis d'une telle armure. De la genèse des peuples iraniens, le modèle de la cavalerie lourde se diffuse ensuite aux peuples germaniques à travers l'espace tourbillonnant, faits de heurts et d'agréations de peuples originaires des steppes. Au cours du temps, on a beaucoup discuté de la continuité, que ce soit en termes d'*ethos* ou de technique de combat, entre les cavaliers de la fin de l'Antiquité et ceux du Moyen-Age. Burckhardt, par exemple, se prononçait en faveur de la continuité surtout à partir de la comparaison entre la description du cavalier armé de cataphracte proposée par des auteurs comme Hérodote et Ammien Marcellin et les images du roman courtois ou chevaleresque. Au contraire, concernant la discontinuité, les auteurs ont axé leurs analyses sur le poids exercé par le processus de christianisation de la figure du guerrier, mais aussi sur l'impact de certaines innovations technologiques. Il s'agit en premier lieu d'une référence à l'étrier, « invention » des Avars, diffusée seulement à partir du VIII^e siècle, lequel devait permettre au cavalier d'obtenir une meilleure stabilité, nécessaire à l'utilisation efficace du *contus* et de l'épée à double tranchant utilisée comme fendants ⁴³. La cavalerie lourde, qui constitue le point fort de l'*exercitus* franc, surtout après l'époque carolingienne, possède cette physionomie. Le coût des armes, des protections et des montures s'avère considérable. D'où l'exigence, de la part des souverains, de concéder dans une période de circulation monétaire en déclin, des terres au bénéfice de ceux qui devaient s'armer, posant ainsi les bases de ce que l'on définit habituellement comme la « féodalité » :

« A l'époque carolingienne les empereurs établirent, par une série de mesures successives, que ceux qui n'avaient pas assez d'argent pour s'armer soient exemptés d'un tel devoir (mais attention : dans la mentalité de l'époque, une telle exemption pour un germain libre signifiait

42 . Azzera C., *Le invasioni barbariche*, Bologna, Il Mulino, 1999.

43 . White L. (jr.), *Medieval Technology and Social Change*, Oxford, Clarendon Press, 1962 ; Contamine P., *La Guerre au Moyen-Age*, Paris, PUF, 1980.

la privation d'un droit !), sauf évidemment si l'empereur décidait de leur fournir les moyens nécessaires ⁴⁴ ».

La formation d'un corps de spécialistes de la guerre provoque ainsi l'érosion progressive du droit antique de tous les germains de porter les armes.

La liaison entre les institutions vassaliques fondées sur l'octroi d'un « bienfait » et la spécialisation dans l'utilisation des armes conduit, en relation avec les processus de déstructuration de l'autorité du *regnum*, à une adhérence croissante du système politique avec le système militaire. Dénuées de coordination centralisée, les aristocraties militaires, à différents niveaux, peuvent faire en sorte que les *beneficia*, accompagnés de biens allodiaux et de forteresses dont ils disposent, deviennent la base du développement d'une autorité locale et ce, moins en vertu de la délégation des fonctions juridictionnelles venue d'en haut que de l'obéissance assurée en échange de la protection qu'il est capable de garantir (seigneurie de ban) ⁴⁵. Il s'agit de ce que l'on a défini comme une « *allodialité de pouvoir* » pour souligner la base du droit privé, fondée sur l'exercice direct de la force de la part de ces pouvoirs particularistes qui font appel ensuite à la coordination féodale pour consolider leur position par rapport aux concurrents directs et aux processus de rationalisation juridictionnelle qui conduisent aux monarchies royales.

Dans un contexte ainsi défini, l'exercice des fonctions militaires ne peut être connecté aux schémas westphaliens, où la guerre prenait place dans l'espace des relations interétatiques ⁴⁶. On retrouve une interprétation dynamique fondamentale similaire – au-delà des critiques sur les excès de germanisme et de sous-évaluation de la persistance des fonctions publiques qu'elle a suscitées –, dans la tentative d'Otto Brunner de caractériser les traits « *constitutionnels* » dans l'action politique médiévale, abstraction faite de la projection rétroactive des catégories de l'Etat moderne ⁴⁷. L'historien autrichien souligne en particulier l'importance que recouvrent les scénarios de la « faide » (la vengeance des parents), où l'on doit déterminer non pas une simple dynamique de vengeance privée, mais la forme qu'assume toute revendication de droit, quel que soit le niveau : « *La faide appartient de manière indivisible à la vie de l'Etat et de la politique médiévale comme la guerre appartient à l'Etat souverain et au droit international des temps modernes* ⁴⁸ ». L'opposition, cependant, renvoie à une origine commune, mise en évidence par un indice linguis-

44 . Cardini F., *Alle radici della cavalleria medievale*, op. cit., p. XIX.

45 . Tabacco G., *Sperimentazioni del potere nell'Alto medioevo*, Torino, Einaudi, 1993 ; Sergi G., *Ai confini del potere. Marche e signorie fra due regni medievali*, Torino, Einaudi, 1995.

46 . P. Contamine émet des hypothèses opposées dans *La Guerre au Moyen-Age*, op. cit.

47 . Brunner O., *Land und Herrschaft. Grundfragen der territorialen Verfassungsgeschichte Osterreichs im Mittelalter*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1990 ; voir Tabacco G., op. cit., pp. 279-303.

48 . Brunner O., op. cit.

tique d'importance. En effet, le terme germanique pour indiquer la faide et l'inimitié « *Werra* » ou « *Wervirung* » va connaître une latinisation en « *gwerra* », destinée à un grand avenir, que ce soit en anglais ou dans les langues néo-latines.

Afin d'avoir une image claire de la faide et de sa logique de fonctionnement, il suffit de se reporter à un récit de Heinrich Von Kleist, *Michail Koblhaas*. L'histoire se déroule autour d'un marchand de chevaux du XVI^e siècle, qui subit un dommage de la part d'un hobereau saxon. Il fait appel aux instances supérieures sans obtenir satisfaction. Il a alors recours dans les formes qui conviennent à la faide pour obtenir, les armes à la main, la reconnaissance de ses droits. Il entre ainsi en guerre, d'abord avec le seigneur qui lui a volé ses chevaux, puis, suivant une logique implacable, avec le prince territorial et enfin avec l'empereur. Ce qui peut apparaître au lecteur comme le fruit d'une obstination aveugle trouve en réalité sa réponse dans les événements politiques médiévaux, dans lesquels seigneurs, chevaliers, princes territoriaux, rois ou empereurs prennent les armes les uns contre les autres dans les combinaisons les plus variées, « *pour conclure par la suite la paix entre eux, comme s'ils étaient des sujets de droit international* ⁴⁹ ». La faide, correspondant au droit d'autodéfense, se présente donc comme une modalité d'action à travers laquelle une instance procède à la revendication de son propre droit. La condition nécessaire de son élimination réside donc dans la consolidation des structures du règne et dans le développement d'une juridiction capable de « *criminaliser le droit pénal* » :

« C'est seulement au XVIII^e siècle que le concept moderne du droit pénal qui punit l'auteur de la violation de ce droit sans le considérer pour autant un ennemi et sans l'expulser de la communauté juridique, s'établit dans le droit continental. Ainsi l'idée s'affirme que seul le soldat adversaire est un ennemi dans le sens du droit international ⁵⁰ ».

Toutefois, tous les sujets n'étaient pas dépositaires du droit de faide, ce dernier ne revenant qu'à celui pleinement capable de porter les armes, à savoir le chevalier. Par conséquence, l'échange de l'obéissance contre la protection qui, comme nous l'avons vu, constitue le pivot des relations seigneuriales, assume pour les *désarmés* – ceux qui ne sont pas capables de se défendre – la signification non seulement de tutelle militaire vis-à-vis des ennemis externes mais aussi d'insertion dans l'« organisation » juridique en vertu de la possibilité d'être « représentés » lors de la faide.

Dans la tripartition entre *oratores*, *bellatores* et *laboratores* à travers laquelle la société médiévale exprime sa propre conscience de soi, le chevalier

49. *Ibid.*

50. *Ibid.*

apparaît comme le *bellator* par excellence⁵¹. Le recours au terme de « *miles* » dans les sources à partir des dernières décennies du X^e siècle atteste cet usage qui, selon une proposition historiographique digne de foi, confirmerait l'affirmation de la chevalerie médiévale comme fait historique doté de traits spécifiques⁵². Une telle figure est définie par la supériorité absolue du chevalier dans le combat, par le lien entre la noblesse et l'utilisation militaire du cheval, la stabilisation d'un style de vie qui unit, du point de vue de l'*ethos* et des modèles de référence, des figures placées dans des positions hiérarchiques différentes, à partir du seigneur féodal aux ministeriales d'origine servile qui prêtent leur service militaire à quelques *potens*. L'adoubement, avec sa ritualisation croissante, sanctionne l'accès à une sorte de « corporation » toujours plus normée et réglée, mais socialement stratifiée, des spécialistes de la guerre. Nous nous référons à ce qu'écrivit Franco Cardini à ce sujet :

« La distance entre la “haute” et la “basse” noblesse, qui restera fondamentale sur le plan structurel, tend à se réduire sur le plan idéologique ; et cela a lieu justement au moment où la chevalerie tend à “se fermer”, à savoir établir des normes à travers lesquelles le droit à l'adoubement chevaleresque ne peut être concédé qu'aux descendants de chevalier. De l'“aristocratie de fait”, la chevalerie procède au cours du XII^e siècle à son affirmation comme aristocratie de droit, à savoir comme noblesse⁵³ ».

On peut déterminer dans l'*ethos* chevaleresque une structure de long terme de l'histoire européenne, qui servira de base, pendant des siècles, à l'élaboration de modèles culturels spécifiquement laïcs⁵⁴. L'Église, cependant, s'engagea constamment à procéder à la christianisation de la figure du chevalier, que ce soit à travers la promotion des mouvements de la *Pax Dei* ou de la *Tregua Dei*, dans le but de limiter le recours à la faide dans le temps et dans l'espace, ou en proposant un modèle de chevalier chrétien – à travers l'appel à la croisade et la fondation des ordres chevaliers religieux (les templiers, les hospitaliers, les teutoniques) – ayant pour ambition de réaliser la crase problématique entre moine et guerrier. La *Militia Christi*, au cours de ces expériences, perd le statut de métaphore pour acquérir une signification plus littérale. Cependant, au-delà des cas particuliers, le projet de christianisation de l'expérience chevaleresque, du fait des contradictions intrinsèques qu'elle impliquait, se révèle difficilement réalisable. En outre, les modèles proposés par la culture ecclésiale devaient se confronter à la concurrence exercée à leur égard par la culture de la chevalerie courtoise, dont les idéaux, empreints d'amour courtois, d'amitié virile et de bravoure pour la femme aimée, pouvaient se révéler bien plus attirants pour des groupes sociaux engagés

51 . Le Goff J., *Pour un autre Moyen-Age. Temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, 1977 ; Duby G., *Les Trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978.

52 . Duby G., *Hommes et structures du Moyen-Age*, Paris, Mouton, 1973.

53 . Cardini F., *Alle radici della cavalleria medievale*, op. cit., p. XXXIII.

54 . Brunner O., *Vita nobiliare e cultura europea*, Bologna, il Mulino, 1972, pp. 85-165.

dans le maniement des armes. Au fil du temps, le repliement de la noblesse sur elle-même accentue le hiatus entre la chevalerie comme modalité de distinction sociale, centrée sur les rituels et les représentations toujours plus théâtralisées, et l'exercice concret des fonctions militaires. Cela n'entraîne pas pour autant le déclin de l'imaginaire chevaleresque, qui continue à représenter pendant des siècles – et ce, dans la culture de la cour des seigneurs, petits ou grands – une référence à laquelle on ne pourra se soustraire, presque obsessionnelle, au-delà de son absence de lien avec la réalité, comme le démontrent d'un point de vue littéraire les œuvres de Poliziano Boiardo, Arioste, Tasso ou, dans un registre plus parodique, Pulci, Rabelais et Cervantes.

Masses critiques

Tandis que, pendant des siècles, on avait continué à chanter les mérites de « *l'armi e i cavalieri* », l'efficacité militaire du guerrier à cheval et son incontestable maîtrise sur le champ de bataille commençaient progressivement à s'esouffler. À partir du XIII^e siècle, les typologies du combattant reléguées précédemment à un rôle marginal se révèlent plus décisives grâce à la consolidation des ensembles territoriaux dotés d'une cohérence institutionnelle majeure et d'un rayon d'action plus important. On assiste à un retour de l'infanterie et à l'efficacité des armes de jet : arcs et arbalètes. Lors de la Guerre de Cent ans, et plus précisément lors de la bataille d'Azincourt de 1415, les longs arcs des Anglais imposent une défaite décisive à la cavalerie lourde du roi de France. Mais les arcs et arbalètes, au moment même où ils affirment leur efficacité, commencent à sentir la concurrence d'une modalité de propulsion en provenance de la Chine : la poudre, destinée à modifier radicalement la façon de combattre.

À partir d'un article publié en 1955 par Michael Roberts, la terminologie historiographique de « révolution militaire » en référence au « siècle de fer », la période qui va de 1560 à 1660, rythmée par les réformes militaires de Maurice de Nassau et par les campagnes de Gustave II Adolphe de Suède, a pris son essor⁵⁵. Le changement advenu se traduisait d'un côté en termes de continuité avec des processus déjà caractéristiques de la fin du Moyen-Âge – en particulier à travers l'utilisation des armes à feu, le déclin de la cavalerie lourde au bénéfice des archers, les arquebusiers et les mousquetaires, le recours au mercenariat à la place du recrutement féodal, le retour de l'importance de l'infanterie – et de l'autre par la nouveauté comme la croissance quantitativement importante des armées, la diffusion des bastions de défense, ou *trace italienne*, en réponse à l'utilisation toujours plus fréquente de l'artillerie, l'impact des dépenses et de l'organisation militaire sur les structures politiques.

55. Roberts M., « The Military Revolution, 1560-1660 », in Roberts M., *Essays on Swedish History*, London, 1967, pp. 195-225. Voir Parker G., *The Military Revolution. Military Innovation and the Rise of the West, 1500-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

Entre 1476 et 1477, le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, dut subir des défaites successives de la part de l'armée en carrés serrés des piquiers suisses. L'infanterie de choc en provenance des zones alpines, avec leur disposition en hérisson rappelait les fastes des phalanges macédoniennes. Fasciné par leur capacité militaire, Machiavel en fait également l'éloge et en reconstruit la genèse à sa manière :

« Cette façon de s'armer a été trouvée par les peuples allemands et surtout suisses qui, pauvres et voulant vivre libres, se trouvaient et se trouvent dans la nécessité de combattre avec l'ambition des princes de l'Empire ; lesquels, riches, pouvaient nourrir les chevaux, ce que les peuples pauvres ne pouvaient pas faire à cause de leur pauvreté ; c'est pourquoi, comme ils étaient à pied, ils devaient se défendre des ennemis qui étaient à cheval et pour cela, il leur fallait rechercher les anciens ordres et trouver des armes qui pouvaient les défendre de la furie des chevaux. [...] Par conséquent, ils s'armèrent de piques, armes très utiles non seulement pour arrêter les chevaux mais aussi pour les vaincre ⁵⁶ ».

L'impact des victoires des piquiers helvétiques est très important, à tel point que les princes et les souverains entrent en compétition pour s'en assurer les services. Et ceux qui ne seront pas capables de les engager tenteront d'en imiter les modalités d'organisation. C'est ce qui arriva pour les lansquenets, *Landsknecht* (valet de pays) en provenance de l'Allemagne méridionale. Comme l'écrit Piero Del Negro :

« L'aube de l'ère moderne fut [...] marquée par la tentative de la part de nombreux Etats européens de s'inventer un format militaire "de masse" [...] avec des infanteries lourdes de type suisse et de se doter aussi de milices urbaines, et surtout rurales, qui pourraient combattre comme les fantassins de la Confédération ou qui dans tous les cas utiliseraient les armes "du peuple" qui s'étaient tactiquement affirmées entre le xv^e et le xvi^e siècle, à savoir les piques, les hallebardes, les arquebuses et les autres armes à feu portables. Des armes qui, contrairement par exemple aux arcs longs utilisés par les Anglais, n'exigeaient pas d'entraînement prolongé et l'acquisition d'une technique plus ou moins sophistiquée mais permettaient de militariser – et donc de mobiliser – rapidement un nombre toujours plus considérable d'hommes requis par les développements de la guerre moderne ⁵⁷ ».

Les formations de piquiers avaient plus d'une fois démontré leur capacité à mettre en déroute la cavalerie lourde. Cependant, les armes à feu « réussirent là où échouèrent les cavaliers : un carré de piquiers pouvait résister à la cavale-

56. Machiavel, *L'Art de la guerre*, Paris, Flammarion, 1991.

57. Del Negro P., *Guerra ed eserciti da Machiavelli a Napoleone*, Roma-Bari, Laterza, 2001, pp. 10-11.

rie, mais était une cible facile pour l'artillerie de campagne et les armes à feu portables⁵⁸ ». Le nombre de mousquetaires qui s'agrégeait aux carrés de piquiers continua d'augmenter jusqu'à devenir prépondérant à partir de la moitié du XVII^e siècle. Au cours du siècle suivant, l'invention de la baïonnette fait la synthèse entre la puissance de choc de la pique et la force destructrice à distance du mousquet.

L'arme à feu ne pouvait pas, au début de son existence, ne pas susciter une certaine défiance, non seulement en raison des limites de son fonctionnement qui la caractériseront pour longtemps, mais aussi du fait que son utilisation semblait aller à l'encontre des préceptes de l'éthique chevaleresque voire, en recueillant l'hypothèse de Victor Hanson, de l'héroïsme consistant à être en contact avec celui que l'on veut tuer, caractéristique, tout au moins comme idéal régulateur, de la manière de combattre occidentale depuis l'époque des Grecs⁵⁹. Dans ce sens, mousquet et arquebuse héritent des réserves morales qui depuis des millénaires pèsent sur les armes de jet. N'était-ce pas peut-être, de manière paradigmatique, une flèche décochée par le craintif Pâris qui tua Achille ? Au Moyen-Age, un canon conciliaire s'exprima aussi contre l'utilisation de l'arbalète entre chrétiens. Nous ne sommes donc pas étonnés quand, dans son *Roland furieux*, l'Arioste stigmatise l'arquebuse et l'appelle l'« *engin abominable* » coupable de renverser les valeurs qui règnent sur le champ de bataille en avantageant le criminel, ou plutôt l'ignoble, sur le « *courageux cavalier* » armé de lance et d'épée⁶⁰.

Le succès des armes à feu allait cependant se révéler irrépissable. Grâce à l'isolement garanti par son insularité, seul le Japon réussit à faire machine arrière, et pendant environ deux siècles, il redonna à l'épée le rôle d'arme décisive, aux mains de la caste des samourais. En Europe, un pas décisif pour développer jusqu'au bout les possibilités tactiques de l'utilisation du mousquet eut lieu avec la rationalisation élaborée par Maurice de Nassau, capitaine général de l'armée des Provinces unies de 1588 à 1625. La plus grande innovation liée à son nom concerne l'amélioration de l'efficacité dans l'utilisation des armes à feu. Maurice de Nassau procéda à la décomposition des mouvements complexes, nécessaires pour charger une arme et tirer, en quarante-deux unités élémentaires. Il attribua à chacune d'entre elles un nom. Les soldats devaient ensuite suivre un entraînement dans le but de réaliser le plus rapidement possible chaque unité ou chaque séquence et de manière coordonnée, suivant les ordres donnés par une seule personne. Le résultat obtenu était un « feu de salve » extrêmement compact, dont l'impact était renforcé par le « feu roulant » obtenu à travers une manœuvre fonctionnant ainsi :

58 . Parker G., *La rivoluzione militare. Le innovazioni militari e il sorgere dell'Occidente*, op. cit., p. 38.

59 . Hanson V.D., *Le Modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

60 . Del Negro, P. op. cit., pp. 14-15.

« la première rangée d'arquebusiers, après avoir fait feu, reculait en laissant passer devant la file placée derrière, de façon à avoir le temps de recharger en toute sécurité leurs propres armes, tandis que celle qui se trouvait maintenant en première file tirait à son tour ⁶¹ ».

Dans la séquence, l'élément décisif résidait dans la simultanéité des mouvements collectifs, dans la capacité d'obtenir une puissance d'impact compact, et non pas dans la précision de tir individuel. Dans un tel contexte, le combattant représente un engrenage, l'unité d'une machine organisationnelle dont l'efficacité dépend non pas tant des dons d'héroïsme, d'audace et de capacité militaire de chacun, mais plutôt du niveau de coordination et de discipline. Les conséquences de cette nouvelle situation seront reprises clairement par Adam Smith qui, dans un passage de *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, nous livre la réflexion suivante :

« Avant l'invention des armes à feu, la supériorité d'une armée était déterminée par l'adresse et l'habileté dans le maniement des armes de la part de chaque individu. [...] Depuis l'invention des armes à feu, la force et l'agilité physique mais aussi l'adresse extraordinaire dans le maniement des armes revêtent moins d'importance [...]. Dans les armées modernes, la régularité, l'ordre et l'obéissance instantanée aux ordres sont plus importants dans la détermination de l'issue d'une bataille que l'adresse et l'habileté dans le maniement des armes ⁶² ».

Le processus de normalisation englobe les mouvements du soldat mais aussi son apparence, avec l'introduction de l'uniforme et les instruments militaires pour lesquels s'affirme une tendance rapide à la standardisation. Là encore, Maurice de Nassau joue un rôle pionnier. La formation ne revêt pas une valence seulement technique, puisque dès lors que les entraînements sont considérés comme partie intégrante et déterminant de la vie du militaire, en rythmant le quotidien dans les périodes où les batailles se font rares, ils contribuent à sédimer la discipline et un sens d'appartenance renforcé par la vie en commun et par la séparation sociale dont la caserne offre une représentation symbolique d'une grande éloquence :

« Les faits d'arme dont furent capables les armées européennes une fois que se fut affirmé l'entraînement en tant que pratique quotidienne du soldat suscite encore aujourd'hui la plus grande admiration. En tant qu'héritiers du passé européen, nous serions tentés de penser que la réussite de certains exploits semblait évidente [...]

61 . MacNeill W.H., *La Recherche de la puissance. Technique force armée et société depuis l'an mille*, Paris, Economica, 1992.

62 . Smith A., *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris, Flammarion, 1991.

mais nous devons considérer combien il était étonnant le fait que des centaines d'hommes puissent se trouver en rangs opposés à quelques dizaines de mètres de distance, ouvrant le feu de mousqueterie les uns contre les autres, continuant à tirer même quand, morts ou blessés, tombaient autour d'eux leurs compagnons d'armes. Un tel comportement n'est gouverné ni par l'instinct ni par la raison : pourtant pour les armées européennes du XVIII^e siècle tout cela faisait partie de l'administration courante ⁶³ ».

On obtient à travers l'entraînement des corps collectifs où les hommes et les armes apparaissent absolument fongibles, des armées disciplinées capables toutefois d'obéir de manière mécanique à une gamme d'ordres extrêmement limitée, passant de la disposition en colonne de la marche à celle en ligne pour les combats avec les armes à feu. Manuel De Landa, proposant à ce sujet une modélisation suggestive, parle d'armées à horlogerie :

« Un mouvement d'horlogerie, car contrairement à un moteur, il se limite à transmettre la mise en marche qui provient d'une source extérieure ; il n'est pas capable de la produire lui-même. En ce qui concerne les armées, ce n'est pas tellement leur incapacité de produire la mise en marche qui les caractérise comme étant des "mouvements d'horlogerie" [...], mais plutôt leur incapacité de produire de nouvelles informations, à savoir d'utiliser les données qui émergent au cours du déroulement de la bataille. [...] Dans le but de maintenir une cohésion dans le mouvement d'horlogerie, la composante humaine dut apprendre à craindre ses propres officiers plus encore que l'ennemi. Ce qui eut naturellement des répercussions sur le développement de la doctrine tactique. Les troupes ennemies, par exemple, ne pouvaient pratiquement jamais être anéanties, parce que, même si elles étaient vaincues sur le terrain, on avait très peu recours aux techniques de chasse et de destruction en raison de la peur de la désertion [...]. Les guerres de destruction furent délaissées au bénéfice de la guerre de manœuvre, de siège, d'usure ⁶⁴ ».

Il fait référence surtout aux armées du XVIII^e siècle, éminemment représentées par les troupes prussiennes qui, fortes de leur capacité de manœuvre, permirent à Frédéric I^{er} d'obtenir d'importantes victoires, malgré une position de départ désavantageuse ⁶⁵.

En résumé, l'entraînement pouvait contribuer à consolider la discipline et l'esprit de corps des soldats mais, en revanche, ne favorisait pas la loyauté, une

63 . MacNeill W.H., *op. cit.*

64 . De Landa M., *War in the Age of Intelligent Machines*, New York, Zone Books, 1991.

65 . Ritter G., *The Sword and the Scepter. 1, The Prussian tradition, 1740-1890*, University of

composante indispensable, selon De Landa, pour le passage aux « *armées motorisées* », dont les articulations sont capables de se mettre en mouvement d'elles-mêmes, de produire aussi des informations et pas seulement d'agir comme récepteurs. Ce sont les armées révolutionnaires qui auraient marqué, grâce à l'idée de la nation en armes qui se retourne contre les ennemis internes ou externes. Napoléon projettera par la suite la puissance militaire d'une armée de masse à l'échelle impériale, alimentée par la loyauté patriotique, passible de grande flexibilité d'utilisation, car composée de soldats-citoyens en contingents auxquels on pouvait confier la poursuite de l'ennemi, les actions de surveillance ou d'incursions en formations légères. La puissance d'impact garantie par la levée de masse, liée à une utilisation innovatrice de l'artillerie de campagne, remettait à l'ordre du jour la recherche de la bataille décisive, soigneusement évitée par les joutes oratoires typiques des guerres de manœuvre du XVIII^e siècle. Ce passage est repris clairement par Carl Von Clausewitz, quand il souligne comment, au regard de la découverte de l'importance du facteur national avec les guerres napoléoniennes, les armées d'Ancien Régime apparaissent totalement similaires à des forces maritimes, complètement détachées de la nation, où les batailles sur mer n'impliquent qu'indirectement les populations :

« Il est facile de comprendre que les guerres conduites sous le poids des forces nationales réciproques doivent être conçues selon des critères différents de celles où tous les calculs se fondaient sur des rapports entre les armées permanentes respectives. A l'époque, les armées permanentes ressemblaient aux flottes ; les armées de terre étaient, dans leurs rapports avec le reste de l'Etat, semblables aux forces maritimes : c'est la raison pour laquelle l'art militaire terrestre avait un goût de tactique navale, qu'aujourd'hui elle a complètement perdu ⁶⁶ ».

L'ouvrier de la destruction

Dans son journal de la Première Guerre mondiale, Ernst Jünger décrit ses « *vêtements de travail* » avant l'assaut de la tranchée adverse auprès de Regniéville :

« J'avais choisi un vêtement de travail adapté aux circonstances : j'avais deux sacs sur le poitrail, ceux qu'on utilisait pour le sable, avec quatre grenades à main dans chacun d'entre eux, celles de gauche à percussion et celles de droite à retardement ; dans la poche droite de la veste un pistolet 08 attaché à une longue courroie ; dans la poche droite du pantalon un petit Mauser ; dans la poche de gauche de la veste cinq bombes sphériques, dans celle du pantalon une

Miami press, cop., Coral Gables, 1969.

66 . Von Clausewitz C., *De la guerre*, Paris, Editions de Minuit, 1992.

boussole phosphorescente et un sifflet, au ceinturon un crochet pour le fusil pour amorcer les bombes, un poignard et des cisailles pour le fil barbelé. Dans la poche intérieure de la veste j'avais mon portefeuille bien rempli et mon adresse, dans celle de derrière une flasque de cherry-brandy. J'avais décousu les épaulettes et le ruban de Gibraltar pour ne pas fournir à l'ennemi des indications utiles concernant notre unité ⁶⁷ ».

Le potentiel de destruction sans précédent de la Première Guerre mondiale émerge de façon claire à travers la froide description des « *vêtements de travail* » de ces soldats définis de manière opportune comme « *ouvriers de destruction* ». Henri Barbusse et Arnold Zweig (*Arbeiter der Zerstörung*) utilisent respectivement cette même expression pour définir l'essence du soldat de la Première Guerre mondiale ⁶⁸. Si, pour l'hoplite athénien et le légionnaire de la République romaine, il existait une complémentarité entre les droits politiques et les devoirs militaires, pour le combattant de la Première Guerre mondiale il y a eu une conversion de la fonction de travailleur à celle de soldat. Cela s'est passé à différents niveaux ; comme l'ouvrier de l'usine, le soldat des tranchées représente un matériau humain dont on peut changer les pièces : pour la première fois la médecine a largement recours à l'utilisation de prothèses pour changer les membres détruits ou même pour reconstruire un visage défiguré ⁶⁹. Mais l'ouvrier-soldat est également interchangeable dans son intégralité. Dans son travail, que ce soit celui de l'usine ou de la guerre, tout rapport avec les arts dont de telles activités étaient issues, était annihilé. La fabrication en série sur une chaîne de montage se déroule sous la forme de production anonyme de la mort dans les batailles de matériaux. En 1930, Friedrich Georg Jünger dans *Krieg und Krieger*, et son frère Ernst dans *Die totale Mobilmachung* nous montrent de façon claire la dimension anonyme de la production en série au niveau du travail de la guerre et la définissent comme étant un des caractères fondamentaux de la guerre mondiale ⁷⁰. Ernst Jünger en particulier, voit dans la Première Guerre mondiale la fin de l'« *époque du coup ciblé* » et l'avènement de la « *démocratie de la mort* » : « *Le commandant d'une escadrille aérienne qui dans la nuit noire donne l'ordre de bombarder ne fait plus la distinction entre militaires et civils, et le nuage de gaz létal passe comme une ombre sur toute forme de vie* ⁷¹ ». Avec la naissance du vol mécanique et l'institution de l'aéronautique au-delà de la terre et de la mer, la guerre conquiert un élément ultérieur, l'air, avec un effet « révolutionnaire ». Pour Carl Schmitt, il ne s'agit pas d'une simple augmentation quantitative d'espaces voués aux conflits armés, mais plutôt de la conquête d'un nouvel élément

67. Jünger E., *Orages d'acier. Journal de guerre*, Paris, Le Grand Livre du mois, 1998.

68. Zweig A., *La Peau du sergent Grischa*, drame en cinq actes, Projet de mise en scène de G. Pitoëff, 1930 ; Barbusse H., *Le Feu*, Paris, Gallimard, 2006.

69. Gibelli, A. *L'officina della guerra. La Grande guerra e le trasformazioni del mondo mentale*, Torino, Bollati-Boringhieri, 1991, p. 116 et suivantes.

70. Jünger F.G., *Guerra e guerrieri*, op. cit.

71. Jünger E., *L'Etat universel. La mobilisation totale*, Paris, Gallimard, 1990.

exprimant la transformation qui a eu lieu dans l'idée de guerre en tant que telle ⁷². L'entrée en scène du vol aérien militaire en particulier transforme aussi l'idée de guerre terrestre et maritime, jusqu'à dissoudre les limites de la *guerre en forme*. La guerre aérienne reporte concrètement sur la scène européenne l'idée de la « guerre de destruction » :

« Le bombardement aérien a [...] pour signification et pour seul objectif la destruction. La guerre aérienne autonome – n'est pas une guerre qui s'ajoute aux armes et aux méthodes de la guerre terrestre ou maritime que l'on avait connues jusque-là, mais un type de guerre complètement nouveau – se distingue des deux autres types de guerre surtout du fait qu'elle n'est pas une guerre de butin, mais une simple guerre de destruction ⁷³ ».

Le rapport entre la guerre et toute idée agonale ou chevaleresque du combat s'annule, annihilant ainsi un *ethos* qui aurait pu donner forme et sens à l'action du soldat. Les tireurs d'élite ne survivent que grâce à l'inertie de la tradition, revêtant une fonction quasiment ornementale dans les rangs des nouvelles armées. J. Keegan a observé à ce sujet qu'au cours de la Première Guerre mondiale, les « *agents de la mort* ⁷⁴ » sont tellement répandus et puissants que le but des entraînements s'est transformé et « *l'objectif traditionnel qui consistait à enseigner au soldat à viser une cible déterminée, a été remplacé par celui qui consiste à enseigner à un groupe d'hommes à créer une zone impénétrable* ⁷⁵ ». Keegan utilise une image assez effrayante pour rappeler que le peloton de l'infanterie italienne était muni de mitrailleuses qui permettaient « *de saturer l'air de projectiles* » et ne demandait pas « *plus d'habileté que celle dont a besoin une ménagère pour désinfecter la cuisine avec une bombe insecticide* » ⁷⁶. Le souvenir des morts change radicalement au cours de la guerre mondiale. Reinhart Koselleck observe que, jusqu'à la fin du XIX^e siècle en Europe « *l'exclusion de l'ennemi mort* » du monument commémoratif « *n'allait pas de soi* » ⁷⁷. En revanche, « *après 1918, exclure l'ennemi ou le représenter comme vaincu et soumis prend de plus en plus d'importance dans la thématique des monuments aux morts* ⁷⁸ ». Mais le souvenir des soldats morts pour la patrie durant la Première Guerre mondiale est essentiellement lié à (l'absence de) figure du « soldat inconnu ». Comme nous le rappelle Roger Caillois dans *L'Homme et le Sacré* (1939) :

72. Schmitt C., *Terre et mer. Un point de vue sur l'histoire mondiale*, Paris, Ed. du Labyrinthe, 1985.

73. Schmitt C. *Le Nomos de la terre dans le droit des gens du Jus publicum europaeum*, Paris, PUF, 2001.

74. Keegan J., *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415, Waterloo 1815, la Somme 1916*, Paris, Robert, 1993.

75. *Ibid.*

76. *Ibid.*

77. Koselleck R., « I monumenti : materia per una memoria collettiva ? », in *Discipline filosofiche*, 12, 2, 2003, p. 21. Voir aussi G. De Luna, *Il corpo del nemico ucciso, op. cit.*, p. 47 et suivantes.

78. *Ibid.*, pp. 22-23. Caillois R., *L'Homme et le Sacré*, Paris, Gallimard, 1994.

« La vénération publique s'adressait désormais au misérable dont le corps avait perdu toute forme humaine et avait été complètement écrasé ; au soldat dont le visage avait été broyé, ayant perdu tout aspect humain, il ne pouvait plus ressembler à aucun souvenir, il ne pouvait plus évoquer les contours d'un visage dans aucune mémoire. Et c'était là sa seule vertu ⁷⁹ ».

Il devient de plus en plus difficile, voire impossible, d'associer la mort dans la guerre à une signification et à une valeur. La mort comme n'importe quelle autre action dans le processus de travail de la guerre est anonyme et remplaçable, faite pour être consommée et détruite, privée de visage et de mémoire ; tel est aussi son souvenir.

Mais s'il est vrai qu'avec la Première Guerre mondiale la dimension du travail fait irruption dans l'espace de la guerre, il est indéniable que la vie civile dans son intégralité soit perçue comme *sub specie* militaire et rendue fonctionnelle à la guerre. Cela signifie en premier lieu que chaque domaine de la vie active doit être rendu utile pour la guerre : « *A côté des armées qui combattent sur les champs de bataille, de nouvelles armées des communications, du ravitaillement, de l'industrie militaire naissent : l'armée du travail en absolu* ⁸⁰ ». La mobilisation totale n'implique pas seulement une « *disponibilité* ⁸¹ » illimitée du matériel utile aux objectifs militaires, mais transforme plutôt le concept même d'utilisabilité, en fonction du système du travail. Cette transformation est vérifiable sur le plan individuel dans la description de la figure du soldat. Pour le déploiement de la mobilisation totale « *armer les bras n'est plus suffisant* », il faut « *un armement qui pénètre jusqu'à la moelle, jusqu'au moindre nerf vital* » ⁸². Désormais, c'est la totalité de l'individu, son corps et son âme qui sont utilisables comme des armes. Mais cela signifie l'annihilation de l'individu pour son intégration dans la « *légalité* » du système du travail. De façon analogue, sur le plan collectif, il ne suffit pas que la masse soit impliquée dans un sens « *nationalistique* », mais il est nécessaire qu'elle se transforme en « *masse disciplinée* », qu'elle soit absolument « *disponible* » au fonctionnement des nouveaux objectifs militaires selon les lois du travail, comme on peut le lire dans *Der Arbeiter* (1932), et non seulement en termes de simple « *activité technique* » ⁸³, mais en termes de « *totalité de l'existence* » qui « *agit aussi dans les systèmes de la science* » ⁸⁴. Le fait que Jünger parle d'« *armée du travail absolu* » n'est pas un hasard. C'est seulement en se transformant en masse qui agit selon les lois du travail, c'est-à-dire en « *chair disciplinée et uniformisée* » ⁸⁵, que la masse bourgeoise assume la disponibilité de ne plus

79 . Jünger E., *L'Etat universel. La mobilisation*, op. cit.

80 . *Ibid.*

81 . *Ibid.*

82 . Jünger E., *Le Travailleur*, Paris, Christian Bourgois, 1993.

83 . *Ibid.*

84 . *Ibid.*

85 . Jünger E., *Sur la douleur*, Nantes, Le Passer-Cecofop, 1994.

s'ordonner selon un système stable, mais de *fonctionner* selon un processus de déploiement de la force, de travailler en conformité avec les lois de la mobilité et du risque, de telle sorte que la guerre n'a plus d'espace limité dans l'ordre de l'Etat, mais occupe de façon illimitée le corps du simple individu et de la collectivité : la structure du travail est la structure de la guerre.

La Première Guerre mondiale représente pour Eric J. Leed le lieu du collapsus du sujet occidental qui dans le « *labyrinthe des tranchées* »⁸⁶ fait l'expérience de la disparition des frontières entre les espaces (individuel et étatique, intime et social) sur lesquels se fondaient sa propre identité. Le front dans ce sens est le « *terrifiant* » et l'« *absurde* » par excellence⁸⁷. Cependant, Carlo Galli écrit que, dans la Grande Guerre, « *il n'y a pas que le sujet qui a disparu mais aussi l'Etat : les Etats qui avaient déclenché les conflits ont été annihilés* »⁸⁸. Sur ce point, la Seconde Guerre mondiale n'est que la continuation et l'approfondissement de la première, son épisode par ailleurs peu concluant :

« En prenant pour base les masses (produites par la démocratie totalitaire) au lieu de la société des individus, le charisme du Chef au lieu de la souveraineté, la terreur et l'exclusion totale au lieu de la citoyenneté et de ses logiques rationnelles inclusives, le totalitarisme a tenté [...] de "remplir" de Vérité et de Substance l'espace "vide" de l'Etat »⁸⁹.

Ainsi, la Seconde Guerre mondiale est caractérisée par son annihilation absolue : l'annulation définitive de la frontière entre civil et militaire, la persécution et l'extermination de l'ennemi qui assume de façon inédite l'identité du criminel externe et de l'ennemi interne, les logiques discriminantes de la nouvelle « croisade », le recours toujours plus important aux « armes de destruction » qui atteint son point culminant dans les politiques d'extermination nazies, dans les bombardements « punitifs » des villes allemandes et dans l'utilisation de la bombe atomique contre le Japon.

Le règne du « post »

On associe immédiatement la Guerre froide à l'équilibre de la terreur, garanti par la possession, par de superpuissances, d'engins thermonucléaires sorties victorieuses de la Seconde Guerre mondiale. De ce point de vue, l'arme absolue aurait complètement déstabilisé les caractéristiques traditionnelles de la guerre, représentant l'opposition entre les Etats-Unis et l'Union soviétique en termes de confrontation technologique. Ensuite, du point de vue stratégique, le

86 . Leed E., *No man's land. Combat and Identity in World War*, Cambridge – London – New-York, Cambridge University Press, 1979.

87 . Patocka J., *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*, Lagrasse, Verdier, 2007.

88 . Galli C., *Spazi politici. L'età moderna e l'età globale*, Bologna, il Mulino, 2001, p. 115.

89 . *Ibid.*, p. 116.

conflit entre les deux superpuissances devient une preuve de volonté entre ceux qui ont « le doigt sur le bouton », une partie d'échec entre l'élite politique, pourrait-on dire, avec ses coups et ses contre-attaques. Mieux encore, une partie de poker, vu le rôle décisif du bluff dans le jeu ⁹⁰. La crise cubaine de 1962 en est un exemple classique. Dans un tel contexte, les combattants semblent disparaître de ce moment décisif que représente l'avant-scène, remplacés par des techniciens et des ingénieurs, adeptes du perfectionnement et de la production des engins thermonucléaires, tandis que de nouvelles figures de stratèges qui sont plus des professionnels de la théorie des jeux que de l'art de la guerre dirigent les opérations à la place des généraux et des amiraux ⁹¹.

Le contexte décrit peut cependant nous induire en erreur. La dissuasion garantie par la possibilité de la destruction réciproque est valable pour un nombre limité de scénarios, le territoire des deux superpuissances et les alliés les plus proches, surtout européens. Dans d'autres contextes, la menace du recours aux armes extrêmes n'apparaît pas crédible. En effet, c'est seulement dans le cas où la défense de positions retenues comme étant décisives pour l'existence même de l'Etat, que l'une des deux superpuissances pouvait être prête à passer à l'acte, s'exposant ainsi aux représailles de l'adversaire. Dans le scénario de dissuasion atomique, il n'y a donc pas seulement la paralysie induite par la perspective de la destruction réciproque ; derrière tout cela, se cachent différents niveaux d'engagement militaire qui n'impliquent pas forcément le recours aux solutions extrêmes. Et c'est ici qu'entrent en scène les anciennes et les nouvelles figures des combattants. Les armées, surtout dans cet espace sensible aux conflits entre les blocs, sont liées au *limes* du rideau de fer de façon rigide, là où il n'y a de l'espace que pour des actions secrètes. Ailleurs, la guerre peut se déchaîner, impliquant directement les forces armées de l'une des deux superpuissances, comme le montrent les exemples de la Corée, du Vietnam ou de l'Afghanistan. Cependant dans la plupart des cas, les deux blocs se tiennent dans les coulisses pour agir, par personne interposée, en apportant leur aide aux différents fronts en conflit. Dans les aires non couvertes par la menace nucléaire, la mitrailleuse reprend ses droits ⁹². Elle devient synonyme de guérilla, de la possibilité de rééquilibrer à travers la mobilité, l'irrégularité, la mobilisation politique, l'asymétrie à l'égard des armées plus organisées et technologiquement équipées. Un autre élément fondamental dans la définition du guérillero ou, si l'on préfère, du résistant, comme le souligne Carl Schmitt dans un essai écrit dans les années 1960, réside dans son caractère « tellurique », dans l'enracinement nécessaire sur le territoire dont dépend son efficacité opérationnelle ⁹³. Dans ce sens, la guerre de partisans est toujours

90. Aron R., *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962.

91. Joxe A., *Le Cycle de la dissuasion (1945-1990). Essai de stratégie critique*, Paris, La Découverte, 1990.

92. Aron R., « La mitraglietta, il carro armato, l'idea », in Aron R., *La politica, la guerra, la storia*, Bologna, il Mulino, 1992, pp. 517-537.

93. Schmitt C., *Theorien des Partisanen. Zwischenbemerkung zum Begriff des Politischen*, Paris, PUF, 2005.

défensive ou, mieux encore, non projective. Même quand elle s'inspire de positions universalistes, au fond, elle conserve toujours un noyau décisif particulier, nationaliste ⁹⁴. En tant que telle, la guérilla ne peut avoir pour ambition l'obtention sur le terrain de la victoire décisive. Sa stratégie est inévitablement liée à la désarticulation des forces armées ennemies, à une élévation des coûts de l'occupation capable de réorienter la volonté politique de l'adversaire. T.E. Lawrence appuie ses pratiques et ses théories sur cette thèse ; à partir de l'expérience « maritime » du désert, il individualise dans la tendance à « éviter la bataille » le principe stratégique de base de la guérilla ⁹⁵. Par rapport à cette position, les leaders de la guerre du peuple, Mao Tse-Tung à Ho Chi Minh et Che Guevara, adoptent des perspectives bien différentes. Pour eux au contraire, la guérilla ne représente qu'une étape de passage, propice à la régularisation de l'armée révolutionnaire, comme le montre la détermination de Giap dans le passage des manœuvres irrégulières dans la jungle au siège de Dien Bien Phu ou à l'offensive du Tet ⁹⁶.

Avec la fin de la Guerre froide, en raison de la chute de l'un des adversaires, on a émis l'hypothèse de la fin de l'histoire, pour parler d'une perspective où la négociation aurait présidé à la résolution des controverses internationales, tandis que l'adhésion universelle au catéchisme libéral aurait été capable de projeter le monde dans une époque post-idéologique ⁹⁷. Il n'y avait pas dans tout cela la place pour la guerre et les combattants. Norman Angell s'était prononcé de manière analogue dans un livre publié durant les premières années du XX^e siècle, *La Grande Illusion*, dans lequel il défendait le fait que la liberté de commerce pouvait éliminer la guerre de la surface de la terre en la rendant économiquement et politiquement irrationnelle ⁹⁸. Quelques années plus tard, la Première Guerre mondiale commençait. On pourrait dire la même chose des prévisions de Francis Fukuyama. Peu de temps après la chute du mur de Berlin, avec la seconde guerre du Golfe, s'ouvrait un cycle qui, entre guerres ethniques et humanitaires, allait conduire à la « guerre contre le terrorisme ». Ainsi, dans le scénario mondial, prolifèrent de nouvelles et d'anciennes figures de combattants : les mercenaires réapparaissent massivement, les soldats et policiers semblent s'échanger réciproquement les rôles, les guerriers auxquels ont été greffées toute sorte de technologie agissent, téléguidés à des milliers de kilomètres de distance, le terroriste se propose comme la figure clé de scénarios asymétriques qui rendent difficilement présentables les formes traditionnelles de la guérilla, les gardes du corps passent indifféremment des portes d'entrée des discothèques de la côte d'Azur à l'enfer irakien.

94 . Sur la Chine, voir Jullien F., *Conférence sur l'efficacité*, Paris, PUF, 2005.

95 . Lawrence T.E., *Guérilla dans le désert*, Paris, Mille et une nuits, 1997.

96 . Ming W., 4, I « fiumi di Babilonia. Appunti sulla teoria della guerriglia di T. E Lawrence », in *Conflitti globali*, 2, 2005, pp. 94-106.

97 . Fukuyama F., *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992.

98 . Angell N., *La Grande Illusion*, Paris-Londres-New-York, Collection Nelson, 1911.